

Prévention mise en scène

« Une image vaut mille mots. » Si, en plus, cette image libère la parole, on comprend tout le potentiel des outils vidéo dans la prévention du VIH. Certaines associations se sont ainsi emparées de la caméra. Zoom sur ces acteurs du filmer pour prévenir.

La Journée mondiale de lutte contre le sida apparaît dans les esprits comme l'occasion de voir défiler mille images sur la maladie. Si quelques documentaires étaient bien annoncés lors de l'édition 2006, la fiction fut quasiment absente des programmes. Exception dans le panorama visuel : la série américaine *Angels in America*, diffusée sur France 3 à plus de minuit ! Ce qui reflète la réalité, à savoir que le cinéma ne s'intéresse plus au VIH que de manière anecdotique.

Le boom des années 1990. Il fut en effet un temps, au cours des années 1990, où les fictions grand public traitant de la question étaient plus nombreuses. Une production existait, majoritairement américaine, qui suivait le

boom médiatique entourant alors la maladie. S'il fallait en extraire une, ce serait *Philadelphia* de Jonathan Demme (1993). Loin de la perfection (trop manichéen, famille ultracompréhensive et relation homosexuelle conceptuelle), ce film reste l'un des rares à avoir abordé le sujet de front tout en remportant un franc succès. La mission était entre autres de faire progresser la tolérance et reculer les peurs liées à l'ignorance avec toutes les approximations inhérentes au film de masse. Il aurait dû entraîner des projets plus ambitieux. Mais avec cette réalisation, le sida avait en somme « son » film. Il y a bien eu un avant et un après *Philadelphia* et bien que d'autres aient suivi, celui-ci a résisté au temps. Il est toujours projeté par de nombreuses associations, comme préalable à un débat sur la maladie ou la prévention. « *Aborder la séropositivité dans une fiction est très délicat. Il est difficile d'écrire sur le sujet sans tomber dans les clichés*, explique Stéphane Delaunay, de l'Institut national de prévention et d'éducation pour la santé (Inpes). *Le risque est grand de sonner faux. Éviter cet écueil suppose une vraie connaissance de la séropositivité et de ce qu'elle induit au quotidien.* » Des pièges qui ne freinent pas l'Institut, qui planche actuellement sur une sitcom gay et une suite à la série *Les Aventures de Moussa le taximan*, qui, après l'Afrique de l'Ouest, se déroulera cette fois à Paris.

Relais associatif. Si la fiction grand public s'est peu à peu détournée du sujet, une autre forme d'image semble avoir émergé : celle produite par les associations, notamment d'aide aux migrants. Leur objectif ? Faire de la vidéo un réel outil de prévention au service de la lutte contre le VIH. Dès 1992, le Groupe de recherche et de réalisations pour le développement rural (GRDR) – ONG d'aide au développement accompagnant des immigrants originaires du bassin du fleuve Sénégal – a développé dans le cadre de son programme « Santé » un projet original de « Lettres-vidéo ». Cet outil novateur est destiné aux migrants installés en France et aux populations de leurs villages d'origine. Le fait de s'appuyer sur la tradition des cassettes audio, relais communément utilisé entre les migrants et leurs familles pour communiquer, assurait l'adoption de ce médium. Les discussions sur des questions de santé étaient filmées en

CONTACTS

Afrique Partenaires Services

hall 1 – boîte 20

3, rue Wilfrid-Laurier – 75014 Paris

tél. : +33 (0)1 45 40 36 77

À voir : *Migrants et Soignants contre le sida*, *À Bangkok contre le sida*, *Causeries de femmes*, de Soiliho Bodin.

GRDR

66/72, rue Marceau

93109 Montreuil

tél. : +33 (0)1 48 57 75 80

www.grdr.org

À voir : *Sida, défis de femmes*, *Trajectoires santé*, de Sonia Ben Messaoud.

Réseau ville hôpital sida 45

Centre hospitalier régional

1, rue Porte Madeleine

45000 Orléans

tél. : +33 (0)2 38 61 33 42

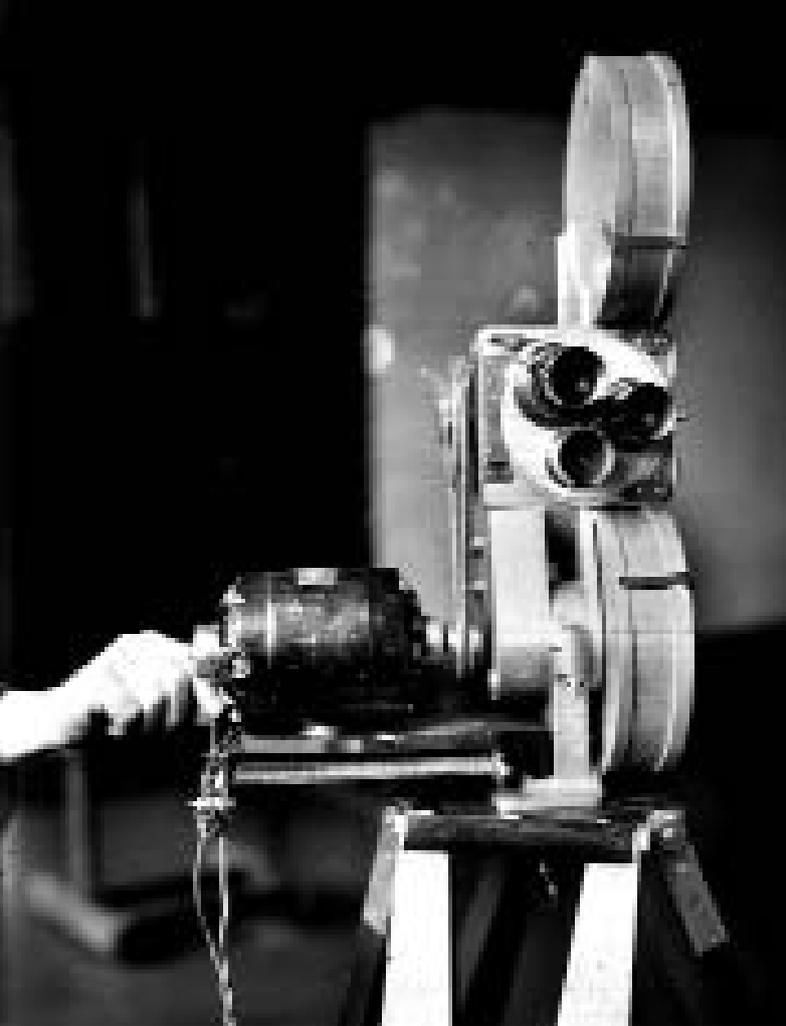
reseau.sida@wanadoo.fr

À voir : *La Grande Maladie*, de Katante Lenyol et Marc Arnaud.

Inpes sida

www.inpes-sida.fr

À voir : les trois courts-métrages de Sébastien Lifshitz.



© XX

France, envoyées dans les pays d'origine où les réactions étaient également enregistrées avant de revenir sur le territoire national dans un échange vidéo au long cours. « Les lettres sur le VIH était très vives. Nous avons voulu en faire de vrais outils de sensibilisation et de prévention, raconte Barbara Bertini, responsable du programme « Santé » au GRDR. C'était d'autant plus important que la maladie progressait rapidement au sein de ces groupes. » La « Lettre-vidéo » contribuait ainsi à donner une représentation plus juste de la maladie, loin des doutes, fantasmes ou superstitions. Une initiative concluante faisant de l'ONG un précurseur en la matière et l'incitant à développer des projets audiovisuels moins frontaux.

Pouvoir s'identifier. La vidéo libère la parole, ouvre un espace de dialogue pas toujours naturel et permet à chacun d'évoquer ses craintes, son ressenti par rapport à la maladie et au regard de l'autre. Elle est surtout l'occasion d'aborder des sujets tabous, liés à la famille, à la religion, aux pratiques et représentations socioculturelles venant parfois altérer les perceptions de la notion de risque, d'accès aux soins, du dépistage et de la prise en charge des malades. C'est vrai des « Lettres-vidéo » du GRDR comme des « Causeries » d'Afrique Partenaires

Services (APS), des films essentiellement fondés sur le témoignage de personnes directement ou indirectement touchées par le VIH/sida. « Les contradictions révélées par le sida au sein des communautés immigrées doivent être affrontées, estime Barbara Bertini. La médiation individuelle ou les animations collectives sont nécessaires. » Et de préciser : « Si le message est donné de façon transversale, les gens sont acteurs et associés à la démarche, à la recherche. Et le message a plus de chance de passer parce qu'une confiance et une proximité s'instaurent immédiatement dès lors que l'on se reconnaît. »

Dans tous les cas, les films proposés par les associations répondent à un besoin autant qu'à une évidence : le

« Le public doit s'identifier aux protagonistes d'une vidéo..., car l'adhésion à un discours repose sur l'identification. »

public doit s'identifier aux protagonistes d'une vidéo. Or, pendant longtemps, les films disponibles ne s'adressaient à personne en particulier. Raison qui a motivé nombre d'associations à s'ouvrir à l'audiovisuel pour créer des outils adéquats. Car l'adhésion à un discours repose sur l'identification. L'approche doit donc être spécifique, précise et non

plus globale. « Les dispositifs ciblés de l'Inpes ont pris de l'ampleur ces dernières années afin de mieux correspondre aux populations concernées par le VIH », rappelle Stéphane Delaunay. D'où les récentes campagnes de l'Institut centrées sur les populations jeunes, homosexuelles ou migrantes et des départements français d'Amérique. « Chaque communauté est unique, mais des codes communs sont nécessaires pour représenter la maladie, commente Soiliho Bodin, réalisateur des films d'APS. Le but n'est pas de fragmenter totalement les discours, mais plutôt de trouver, au cas par cas, l'interlocuteur qui saura le mieux se faire entendre. »

Cette spécialisation du propos soulève la question de la langue adoptée dans les films. Selon APS, qui œuvre pour l'intégration des migrants, le français s'impose. Au GRDR, le français exigé par les bailleurs est perçu comme une limite par rapport à un public pas toujours francophone. Les deux associations doivent donc parfois faire appel à plusieurs traducteurs lors des projections. Le Réseau ville-hôpital sida 45, n'a, quant à lui, pas eu à choisir au moment de la réalisation de son court-métrage La Grande Maladie avec l'association de la communauté des Peuls d'Orléans, qui l'avait sollicité : ce film ne pouvait être tourné que dans leur langue, pour l'identification et la compréhension totale du propos qui leur était spécifiquement destiné. Un interprète a donc suivi le tournage réalisé par l'équipe audiovisuelle du Centre hospitalier régional de la ville, peu habituée à sortir de l'enceinte de l'hôpital. « Le travail sur la langue a été très riche, notam-

ment lors de la traduction, précise Joëlle Richard, coordinatrice du Réseau. *Même s'il s'agit d'une fiction, les informations médicales devaient être précises et décrites avec les bons termes.* »

Diffusion. Si, comme le souligne Stéphane Delaunay, « la force de l'image permet de toucher le spectateur, de créer une empathie plus immédiate et d'avoir un fort impact », dans les faits, il est difficile d'en mesurer l'effet sur le comportement. Car, au-delà de l'enthousiasme et de l'interactivité directement captés lors des projections et des débats, peu de retours existent. *« C'est un travail de fond s'inscrivant à moyen et long termes. Les messages de prévention sur le sida sont globalement connus. Il faut initier un changement social en tentant d'aider à ne pas stigmatiser une personne séropositive, analyser la place et la représentation de la femme dans ces situations et faire reculer le déni »*, poursuit Soiliho Bodin, qui envisage la vidéo comme un objet de lutte contre les discriminations.

L'impact potentiel est aussi une question de diffusion. Si les spots publicitaires de l'Inpes bénéficient d'une grande visibilité auprès de l'ensemble de la population, Stéphane Delaunay admet que ces derniers *« ne peuvent véhiculer que des messages simplifiés et sans nuance »*. D'où l'obligation, et ce afin de cibler tout le monde, de diversifier les supports. L'Inpes a donc produit des campagnes plus approfondies, aux messages plus fins, souvent créées par des réalisateurs issus de la communauté à laquelle elles s'adressent. *« Leur portée est plus faible, car ces films sont diffusés sur des chaînes communautaires, dans des festivals spécifiques, sur DVD. Ils mettent plus de temps à toucher leur public, mais ils sont aussi plus qualitatifs »*, poursuit-il. Ainsi en est-il des trois derniers courts-métrages destinés aux gays, diffusés lors du dernier Festival du cinéma gay et lesbien de Paris et qui proposaient trois témoignages de personnes séropositives racontant leur quotidien, leur sexualité... Une série permettant à l'Institut de donner une première inflexion à ses actions de prévention pour les personnes atteintes.

Côté associations, les films réalisés sont aussi largement diffusés. Ainsi passent-ils dans les écoles, PMI, centres de santé, associations, Réseaux ville-hôpital, médiathèques de prévention santé (comme au Crips, qui dispose de 800 films de prévention sur le VIH), foyers et autres cinémas de quartier... *« Projeter les films dans nos locaux qui sont un endroit neutre est parfois utile pour temporiser les réactions qu'ils soulèvent »*, explique Barbara Bertini. La vidéo n'est qu'un outil et non une fin en soi. Tout, du choix du thème à la préparation d'une projection-débat en passant par le tournage et le montage, est sujet à discussion, et donc matière à prévention. *« Les professionnels de santé sont très accrochés par ces films. Ils appren-*

nent beaucoup sur la représentation que les migrants ont de la maladie, ce dont ils ne parlent pas forcément d'eux-mêmes en consultation, explique Michèle Bourgade, responsable de la diffusion des films à APS. *Ce qui pourrait pourtant aider à comprendre certains comportements et donc à mieux orienter la prévention.* »

« Par ces films, les professionnels de santé apprennent beaucoup sur la représentation que les migrants ont de la maladie. »

Financements. Ces projets, présentés comme de grandes aventures humaines, n'en sont pas moins difficiles à monter. *« Pour mener à bien La Grande Maladie, nous avons fait appel à des "passeurs", faisant le relais entre le Réseau ville-hôpital et l'association peule*, explique Joëlle Richard. *L'Adamif, qui soutient les associations de migrants sur le Loiret, a rempli ce rôle. Le Réseau ville-hôpital a ensuite servi de passeur entre l'hôpital, son service audiovisuel et l'association.* » Des projets aussi très « chronophages », car ils requièrent beaucoup de monde et que toute image fait l'objet d'une âpre négociation entre les différentes parties impliquées. Enfin, le financement reste un obstacle majeur. Si l'Inpes lance chaque année un appel à projets, les associations désireuses de produire des films doivent souvent puiser dans leurs propres deniers et frapper à d'autres portes... Ces difficultés ne les découragent pas toutes. Si le Réseau ville-hôpital sida 45 n'a pas réitéré l'expérience, l'APS et le GRDR (qui fait émerger la demande des associations de migrants et accompagne le travail) continuent, eux, d'alimenter leur vidéothèque. Grâce à des moyens plus conséquents, le GRDR, qui envisage de tourner une partie de son prochain film à l'étranger, a pu au fil des années faire appel à une équipe technique professionnelle. Quant aux acteurs, issus des communautés ciblées et souvent amateurs, ils insufflent fraîcheur et spontanéité, donnant aux films leur vérité. Un engagement au profit de la promotion de la santé très valorisant pour les migrants, à la fois concepteurs et destinataires des vidéos.

Tous ces films, dans leur diversité, ont le même but : sensibiliser pour faire changer les mentalités, mobiliser contre les préjugés, faire réfléchir chacun sur ses pratiques, représentations ou comportements et amener chacun à se responsabiliser. Tous, à leur manière, donnent des clés pour aborder plus facilement la maladie dans l'espoir de la faire reculer.